Slavoj Zizek, *La marionnette et le nain. Le christianisme entre perversion et subversion.* Paris, Seuil, coll. «La couleur des idées», (Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 2003) 2006, 239p.

SLAVOJ ZIZEK est «la superstar slovène du marxisme pop[1]». Traduisez : un grand philosophe politique contemporain. Il a publié plus d'une douzaine de livres depuis 1988 et on parle de lui dans tout ce qui compte comme magazine et revue de pensée. Le titre de son livre *Bienvenue dans le désert du réel*[2] est inspiré de la formule qu'emploie Morpheus (dans *Matrix*) pour recevoir ses invités. Ce livre est une brillante et vivante analyse, à partir des événements du 11 septembre, de la situation politique mondiale. À propos de la «surprise» de cette catastrophe, il dira, après avoir rappelé tous les films de catastrophe hollywoodiens, que la plus grande surprise dans cette affaire fut que les États-Unis y ont vécu ce qu'ils fantasmaient.

En bon hégélien (de gauche), Zizek connaît toute l'importance de la théologie en politique. Il emprunte le titre de son livre, *La marionnette et le nain*, à une thèse de Walter Benjamin selon laquelle «la marionnette appelée "théologie" est conçue pour gagner à tout coup. Elle peut hardiment se mesurer à n'importe quel adversaire, si elle prend à son service le matérialisme historique, dont on sait qu'il est aujourd'hui petit et laid, et qu'il est de toute manière prié de ne pas se faire voir» (p.7). Selon Zizek, l'heure est venue d'inverser cette thèse. Il faut l'inverser, cela veut dire que maintenant «seule une approche matérialiste permet d'accéder au noyau du christianisme, et *vice versa*: pour devenir un véritable adepte du matérialisme dialectique, il faut passer par l'expérience du christianisme.» (p.9).

Zizek a choisi comme vis-à-vis chrétien le G.K. Chesterton de *Orthodoxie*. Il ne critique pas Chesterton, il approfondit plutôt les réflextions de ce grand défenseur de l'orthodoxie chrétienne face aux positivistes athées et aux chrétiens mous et accomodants. Zizek fait apparaître toute l'incomplétude de ce Dieu, de cette altérité dont l'humanité a besoin. En effet, «la véritable réponse au doute postmoderne sur l'existence du grand Autre

---

[illegible]

[1] [illegible] magazine slovène Mladina mis en ligne par le Courrier des Balkans : http://balkans.courriers.info/article5001.html

[2] [illegible]

idéologique est que c'est le sujet lui-même qui n'existe pas.» (p.55) Si «Dieu» n'existe pas, notre réel est vraiment un désert; nous en sommes nous-mêmes absents, nous ne sommes qu'un «caprice dérisoire».

Ce Dieu est bien sûr surtout celui qui meurt volontairement en croix en se disant abandonné de lui-même, «ébranlé dans sa foi» (p.20). Dans cette histoire, remarque Zizek, «le suprême héros», c'est en fait Judas, «celui qui était prêt à perdre son âme et à subir la damnation éternelle pour que le plan divin puisse s'accomplir.» (p.21). Maintenant que *L'évangile de Judas* est disponible, cette remarque est d'autant plus intéressante. Il faut lire ce que l'on dit au nom de celui qui a été le plus séparé de Dieu car, comme le pense Zikek, «c'est seulement quand je fais l'expérience infiniment douloureuse de la séparation d'avec Dieu que je partage une expérience avec Dieu lui-même» (p.118). En effet, le Dieu de Zizek est séparé de lui-même et, même si Zizek se défend de suivre la simplification de Feuerbach qui fait de Dieu, du Christ, de l'Esprit et de la Vierge des projections de différents sentiments humains, nous sommes nous-mêmes séparés entre notre individualité et l'universel que nous sommes également. C'est ainsi que Zizek comprend cette coupure douloureuse dans la phrase du Christ : «Je ne suis pas venu amener la paix mais le glaive». Le christianisme «opium» est une perversion; la subversion chrétienne, c'est que la vérité est douloureuse, elle tranche et fait des différences plutôt que de tout amalgamer dans la sirupeuse et tiède tolérance où pauvres et riches peuvent vivre en paix[1]. Dans une entrevue accordée au *Journal of Philosophy & Scripture*[2], Zizek donne comme exemple de cette douleur le film *Fight Club* où l'on voit qu'il faut d'abord se frapper soi-même, se changer soi-même, avant de combattre. Herbert Marcuse dit la même chose, selon lui, lorsqu'il dit qu'il faut d'abord être libre pour se libérer.

Dans le même esprit, Zizek poursuit sa réflexion sur le Christ-Dieu en analysant le rapport entre deux de ses noms, l'Amour et la Loi, chez Paul. En contrepoint, il rappelle quelques amoureuses soumissions dans la Russie stalinienne puis analyse, sous l'œil de Lacan, les variations du rapport entre Loi et Amour dans le passage de la religion juive au christianisme. Il souligne comment l'amour est pour certains un au-delà de la Loi (Spinoza), comment la bureaucratie est liée au divin (Kafka) et, finalement, comment Dieu

---

[1] [illegible]

[2] [illegible]

existe sur terre sous la forme de l'État (Hegel). Il nous amène ainsi à notre époque, à nos désirs et à nos angoisses vécus dans une intimité souvent coupée de toute «ex-timité», c'est-à-dire une intériorité abandonnée, séparée, laissée à elle-même, comme sur une croix, comme un Dieu «révélant sa totale impuissance» (p.162).

C'est dans l'appendice intitulé «L'idéologie aujourd'hui» que se trouve l'application de la théologie politique de Zizek. Il part des œufs Kinder[1] qu'il rapproche du vase grec vide dont Heidegger se sert pour expliquer ce qu'est «une chose» pour en venir à affirmer que «c'est comme marchandise qu'une chose n'est pas seulement elle-même mais fait signe "au-delà" d'elle-même vers une autre dimension inscrite dans la chose elle-même comme son vide central» (p.187). Dans la marchandise, le vide central est plus important que la substance : café sans caféine, bière sans alcool, saccharine sans sucre, crème sans gras, etc.

Bernard La Rivière

[1] [illegible]